

Le Staphychrome

Ana Minski



Les Ruminant(e)s

1.

« – C'est un beau spécimen. »

Un cyborg manipule une manette qui permet de faire avancer le corps d'un homme jusqu'à un plateau. Un second cyborg place des électrodes sur les tempes de l'homme.

« – J'active les neurotransmetteurs.

Il commence à s'émouvoir.

Réaction physique normale.

La semence est riche et d'aspect normal. »

Un tube souple, dont l'un des bouts forme une bouche, récupère la semence de l'homme. Entre cordon ombilical et reptile, chaque anneau se gorge de semence. Le cyborg récupère chaque anneau qu'il dépose un à un sur un plateau de verre. Les anneaux sont analysés et les informations apparaissent sur un écran. Il prend l'anneau sélectionné par l'ordinateur, porteur du code SiO2-3896. Dans des chambres froides sont suspendus des utérus artificiels, il en décroche un, le suspend dans une chambre chaude et y injecte l'anneau. L'ovule est fécondé.

L'alliage de la silice et de la chair n'a jamais été satisfaisant, la chair est toujours trop fragile, trop mortelle et la

silice trop froide et rigide. Le code SiO2-3896 est un des derniers génomes créés, il peut ralentir le vieillissement d'une cinquantaine d'années. Pour prévenir toute révolte, les derniers cyborgs ont un implant construit hâtivement avec les déchets de l'activité humaine. L'implant cérébral contient des informations indispensables au raisonnement des cyborgs. Le destin des cyborgs est de maintenir les corps en vie de leurs créateurs. Ils veillent sur le sommeil de dix mâles connectés les uns aux autres ; lorsque l'un d'entre eux gémit tous les autres ressentent son angoisse et sa peine ; ils gémissent à leur tour. Le sommeil des derniers hommes est sombre et chaotique, à l'image du monde extérieur dans lequel règnent les hybrides - hommes-poissons, hommes-insectes, hommes-lombrics, les sans-organes -, armée biologique défectueuse.

Une imprimante laser est connectée aux cerveaux des dix mâles sapiens, elle unifie leurs dix corps et retranscrit leurs rêves-cauchemars, mélange de souvenirs, d'affabulations, de peurs, d'espoirs, de croyances, de savoirs, de sensations..., sur les billions de rames de papiers conservés à cet effet.

L'imprimante est si bien connectée qu'elle est Mita, rêveuse aux dix corps mâles, tirillée par les intensités qui parcourent son corps-plateau :

« Je pénètre la maison dont les fenêtres de lierre me guignent. Je scrute dans les ténèbres vandalisées les jouets modernes et les portraits d'antan, les vieux lits vermoulus et les livres actuels, les lampes à pétrole et les radiateurs électriques : les siècles se mêlent et lancent des rumeurs contre les sols, les murs, les tuiles déchaussées, les poutres prêtes à rompre, les tissus - nids de rats ; les mortaises - meurtrières aveuglées. La rumeur dit que le temps, matière en sursis aux mues constantes, fuit toutes les conspirations...

Dans les mailles du vertige, je deviens l'ombre qui tisse les corniches, esquisse les chutes. Abasourdie par les gémissements des madriers moisissés, je suffoque sous les arches délabrées, dans les escaliers sans issues. Sans respiration, ni cri, ni lutte, assaillie de combles, seule face à l'enfance qui détoure les privations, les ennuis, la lassitude ; seule face aux sanglots des chambres, aux cris des céramiques ; seule contre

des montagnes de jouets qui s'étalent comme du lait caillé ; je renifle le désir qui ouvre le chemin, m'empiffre de la crasse humide qui ronge les livres, les meubles, les tapisseries.

Dans la cave un mur effondré ouvre sur la ruminante aux mamelles hypertrophiées, aux pupilles sanglantes. Son visage noir, ses cornes en lyre, sa robe ocre remuent la terre comme un mineur enseveli. Seule, unique, dernière ruminante, dans son champ cerné de barbelés, elle court vers l'inconnu, s'y jette et dans un meuglement d'espoir fou emporte le secret des chairs. »

Les cyborgs ne lisent pas, ils se contentent d'archiver ce que l'imprimante Mita écrit, de vérifier l'état de l'encre et l'alimentation des machines. Et Mita poursuit son rêve :

« L'ambition en défaut, je médite mes incurables misères. Enfant de l'avoir je dévore mon être pour sombrer dans le malheur. Prisonnière d'un château - mon silence est cris, imprécations, halètements ; ma mère est vierge-de-sang, elle dévore, consomme - son ventre, première et dernière

pénétration. Je me remémore les piqûres : celle du rouet, celle de Frida, la belle au chevalet rêvant - et l'eau ruisselante, sombrant du bain, glace et sculpte sa nudité.

De l'autre côté du jour, j'entends : « Alejandra, la forêt te réclame – Alejandra... les cimes murmurent ton nom, les insectes, les feuilles mortes. » De l'autre côté du jour, je rencontre la sauvage vêtue d'une peau de cadavre. De l'autre côté du jour, je revêts la morte, contre la peur, contre la mélancolie, contre les miroirs froids et inertes. Je revêts la morte pour ne pas me ressaisir au malheur, ne pas fuir l'anéantissement. Je revêts la morte, ses lèvres lilas, sa langue de cendres ardentes, ses nerfs d'arc-en-ciel.

Enfouie dans l'arbre où croit la fleur de pierre, je m'inscris sur la nervure des roches, et dans la lumière où s'oublie la pluie, je fends d'une aile rêveuse le vol des pies. »

Le code génétique SiO2-3896 distille dans chaque cellule la mémoire du monde civilisé. Dès qu'un des dix disparaît, il est remplacé par un nouvel endormi toujours plus enrichi d'informations diverses : « ... les choses réelles ne

provoquaient plus aucune excitation : le sommeil, l'obscurité, la contemplation étaient semblables à la mort. Le cerveau humain, véritable miracle de pyrotechnie, ne pouvait se contenter du monde étriqué de la matière. Les hommes augmentés, plus forts physiquement, étaient plus fragiles psychologiquement : la chair, toujours elle, toujours présente, toujours fragile, puante et mortelle. La nature est fasciste, tyrannique, il était temps de s'en libérer. Pour être véritablement l'égal de l'homme, les femelles ne devaient plus être esclave de la fécondité, les utérus artificiels furent créés et les femelles stérilisées. Le monde était devenu léger, insouciant, enfantin, riche en plaisirs et sensations. Les dualités, les frontières, les limites n'existaient plus. L'homme pouvait être cheval, morse, chat, Gorgone, Anubis. La virtualité du monde ouvrait un nombre incalculable de possibilités d'êtres, de modes d'existences, d'hybridations. Mais pour poursuivre cette quête de plaisirs, il nous fallait extraire des quantités importantes de métaux et minerais qui épuisaient la terre. Il devenait urgent de créer des possibilités de survie pour les meilleurs spécimens de l'espèce. Qu'importait

l'augmentation des cas de cannibalisme ou de mutilations, nous savions que nous parviendrions à terrasser notre condition humaine. Mais des hommes s'obstinaient à ralentir l'évolution que nous avions déjà tant tardé à mettre en marche. Nous perdîmes énormément de temps en luttes inutiles. Les conservateurs, les réactionnaires devaient être mis au pas. Qu'importait la disparition de milliers d'espèces si l'homme pouvait survivre. Il serait toujours temps de créer une autre Terre, d'autres espèces plus utiles à la nouvelle civilisation en marche. Nous n'avons pas hésité à sacrifier hommes et femmes pour atteindre notre but. Il nous fallait de la main-d'œuvre, beaucoup de main-d'œuvre. [...] Les luttes jouèrent contre nous et le chaos emporta l'humanité avant qu'elle ne puisse coloniser une autre planète ou créer un être immortel, capable de vivre en tous milieux. Notre savoir est heureusement protégé, placé dans des sondes spatiales, dispersé dans l'univers, stocké dans des disques durs. [...] La phylogenèse des cyborgs commence avec l'extraction des métaux, la machine à vapeur, le microscope, l'ordinateur, les robots. L'arborescence de l'évolution des cyborgs est intégrée à l'implant : « *immortalis*

est notre créateur, le maintenir en vie c'est nous maintenir en vie. » Les cyborgs maintiendront en vie les derniers hommes. Nous avons bon espoir, l'intelligence de l'homme ne peut disparaître, son esprit doit résonner dans l'univers pour l'éternité. »

Les derniers hommes sommeillent. Ils attendent l'arrivée d'extra-terrestres. Ils sont connectés entre eux mais aussi à des machines qui maintiennent les organes vitaux en vie. Si les cyborgs lisaient Mita, ils sauraient que les machines, en ce cycle de vingt quatre heures, s'étaient mises à penser :

« Immobiles et silencieux

Leurs orifices offerts

Nous flattons

Nous caressons

Nos télines de métal s'échauffent à leur succion

Nous reproduisons à la chaîne nos fonctions

De grandes nourricières

De grandes vidangeuses

De grandes sodomites

Nous hurlons

Nous pleurons

Nous vibrons

Sur commande

Modèle Eurydice disent-ils...

Mais nous sommes des mouches

Des mouches à merde épinglées. »



2.

Le bâtiment est immense, une grande galerie de l'évolution occupe les trois premiers étages. Le dernier étage est consacré aux hominidés. Un squelette de *Homo erectus*, ancêtre commun des *Homo sapiens*, dont la lignée se divise en *Homo sapiens neanderthalensis* et *Homo sapiens chromis*. Cette dernière sous-espèce est représentée par des naturalisations de *H.s. chromis* dont les couleurs de peau varient du noir au jaune, du jaune au rouge. *H.s. neanderthalensis* est l'ancêtre de *Homo sapiens sapiens* : le seul spécimen de cette espèce est blanc, grand, élancé, blond et ses yeux sont bleus. Comme l'indiquent les panneaux informatifs, destinés aux visiteurs de l'espace, la lignée d'homininés *chromis* disparut vers 2150 : incapables de s'adapter aux changements climatiques, réfractaires aux avancées techniques, soumis à la détermination des lois terrestres, certains ont dû être abattus pour maintenir l'accès aux ressources, d'autres ont été enfermés pour ne plus subvertir l'esprit des *sapiens sapiens*, d'autres ont été utilisés comme

cobayes afin de créer les premiers hybrides de combats. Les métaux devenaient rares, il était plus judicieux et économique de manipuler les gènes. Les *chromis* étaient en guerre contre les *chromis* augmentés, la boucle était ainsi bouclée et *sapiens* pouvait s'affairer à un combat plus fondamental et sérieux. Cependant *sapiens* et *chromis* ont en commun quatre pour cent de gènes. Couronnant l'évolution, *Homo sapiens immortalis* - c'est ainsi que les derniers surhommes ont été nommés par les derniers *sapiens*, comme un espoir, une incantation. Si l'on en croit les informations écrites, cette nouvelle espèce aurait été créée en 2180. Pour l'illustrer, une fresque monumentale recouvre le mur qui clôt l'exposition, elle représente dix humains semblables à *sapiens sapiens* : nus, mâles, allongés, connectés à des machines et connectés entre eux, semblables aux rayons d'une roue. En cercle concentrique, des chiffres se dissolvent lentement autour d'eux, comme se dissolvaient dans l'air, des siècles plus tôt, les cercles de plomb d'une cloche sonnante l'heure.

Le bâtiment ne possède aucune fenêtre, aucune porte.

De l'extérieur il ressemble à un monolithe noir posé sur une planète sombre et désertique. Il est alimenté en chaleur, en combustible, en électricité par un réseau souterrain complexe dont la maintenance est assurée par des créatures hybrides dont les mugissements expriment la douleur ; leur respiration est rauque et haletante. Les hommes-taupes bioluminescents travaillent dans les souterrains du monolithe. Ils vouent un culte au bloc noir espérant de lui on ne sait quel miracle.

À la troisième heure du cycle Mita l'imprimante rêve :

« Perlière, masquée de pupilles nacrées, je considère le monde des hommes, monde-brouillon qu'une main malhabile efface et redessine continuellement. J'observe, emmaillotée de veines fossiles, les hommes, les voitures, les poussettes, les vélos, les caddies ; les chaussures hautes, les chaussures basses, les bottes, les sandales, les sacs, les vestes, les bijoux ; les usines, les mines, les carrières ; et j'entends le brouhaha des robots dépeçant les dernières bêtes, assemblant les dernières machines. Enfouie sous une couche de rouille, je démasque le

désir des ombres qui espèrent, patiemment, le navire des couleurs. La vapeur pénètre parfois les corps qui se teintent discrètement selon les humeurs – corps pourpres, corps outremer, corps gris, corps jaune, tachetés, rayés, unis..., la variété est immense malgré la constance des lèvres blanches.

Parfois, des lèvres noires surgissent. C'est beau les lèvres noires, elles sont nées du big bang ou peut-être en ont-elles simplement le souvenir. »

Les dix humains s'agitent, gémissent.

« cœurs, poumons, peau, rein, colon, trachée, bouche, œil, ventre... dans des bocal, arrachés aux vivants pour alimenter *immortalis*. Des zoos, des zoos emplis de prisonniers, fous d'ennui et de solitude et des forêts, des marais, des océans déserts. Homme, dessine-nous une forêt. »

D'où viennent ces souvenirs, ces désirs, ces chagrins ?

Dehors, quelques créatures s'autofécondent encore comme pour mieux nourrir les nouvelles bactéries qui se régalent de ces corps inachevés. Si, dans un avenir proche, un être lit l'implant des élus, il pourra remonter le temps et comprendre ce qu'était la vie avant la course pour la création d'*immortalis* : « Nous ignorons si la Terre retrouvera un jour sa vitalité, nous ne pouvons plus rien faire. Nous l'avons vidée de son sang, en vain, nous sommes toujours chair. Les cyborgs nous servent, les hybrides nous servent. Ils doivent à tout prix maintenir en vie les dix élus qui ont toute la mémoire du monde gravée dans leur corps. Les cyborgs sont mortels mais ils savent produire d'autres cyborgs. La population du monolithe doit être restreinte, un cyborg remplace un cyborg, ni plus ni moins. Soit la terre se régénère, soit une intelligence extra-terrestre découvre les élus avant la fin des dernières ressources dont les corps ont besoin pour vivre. Les luttes contre les *chromis* nous ont permis d'améliorer nos méthodes d'exploitation et de surveillance, toute nouvelle révolte nous serait fatale. Les siècles historiques nous ont appris que la soumission est totale lorsque, dans un monde sombre et hostile,

les serviteurs n'ont d'autre solution que travailler à la victoire des élus. Nous avons pris de gros risques, mais ils étaient nécessaires. »

Et Mita, qui n'a plus de matière pour créer un monde en trois dimensions, imprime :

« Animal, souffle terré dans le creux des paumes
Ligne qui strie et divise, qui brûle et coupe
Espace silencieux niché dans les poumons
âme-bourgeon, âme-couteau, âme-mobile
nappe phréatique sillonnant dos et membres
chair entaillée, chair souffrante, viande vibrante
Animal, au fond des pupilles tu te dresses
En calvaire, en mémorial. »

Les cyborgs ne lisent pas, plus aucun être ne lit. Mita transcrit des signes inconnus de tous, inconnus d'elle-même. Mita ne sait pas lire. Mais à transcrire le ressenti des *immortalis*, elle s'imprègne de souvenirs, de rêves, d'espoirs,

d'émotions, et de morne machine morte évolue vers le mystère
des naissances.

3.

Dehors il semble que quelque chose change, lentement, très lentement. Les corps hybrides souffrent de maladies inconnues, leur peau blanche se teinte de couleurs vives. Dans la chaleur étouffante et sèche, ils transpirent du soufre, du cuivre, du cobalt ; ils se liquéfient en nouveaux gisements. Les mains griffues des hommes-taupes colorent tout ce qu'elles touchent et ça remonte par les câbles, ça remonte par les tuyaux. Le monolithe perd de sa brillance, de son poli. Le vent souffle de nouveau une pluie forte. Le monolithe, semblable à un granit envahi de lichen, s'érode irrémédiablement.

Et Mita n'est pas à l'abri de la contamination :

« Armée de ses chenilles le staphychrome sillonne les vergers de chair. Grignotement des tissus, écho d'angoisse. Corps et déchets sont réversibles. Pris dans la gangue du temps, entravé par des milliers d'atomes, la forme craint l'entropie. Mais le cri dessine toujours bouches et orbites d'où naissent des

rubans de joues qui écorchent les fronts et esquissent subtilement membres et troncs. Le grignotement redevient symphonie et la gueule, de nouveau, ombre malmenée par le vent. Dans ces moments-là, solitude bourdonne et m'offre des racines de dunes rouges que chevauche un désert d'ocre jaune. Dans ces moments là, la chaleur est tenace en son immensité et l'éclatante brûlure d'un sourire est un brise-lames qui tenaille les combles. Je suis immobile et frétille. Je m'enflamme et m'arc-boute en gerbes de tournesol. »

Les machines s'agitent elles aussi, soupirent, sanglotent, rient. Elles perçoivent pour la première fois les jeux de l'ombre :

« ... un rayon traverse la brume, réchauffe un vieil arbre, détoure les animaux boursouflés de son écorce, au cerf succède la tortue, l'ocre des feuilles flamboie, la balançoire va-et-vient une présence s'attarde, un rire éclate, la pluie de nouveau ruisselle... »

Les cyborgs ne comprennent pas. Tout semble normal et pourtant, les derniers hommes ne s'agitent plus, ne soupirent plus, ne sanglotent plus. Ce sont les machines qui s'émeuvent. Puis, les uns après les autres, les signaux vitaux s'effondrent.

Mita ne cesse d'écrire :

« Ceux que je perçois ne peuvent être que les fantômes qui m'habitent, installés sans crier gare les uns après les autres. Cacophonie de gueules, de voix, d'odeurs... Les plus turbulents, les plus facétieux sont les plus proches. Ainsi l'Aînée prononce de plus en plus souvent mon nom et affleure de plus en plus à ma gorge. Sa voix criarde résonne dans les corridors de mon corps et son grand effroi me submerge souvent. J'aime malgré tout son appel, semblable aux grincements des portails oubliés. Elle apparaît subrepticement entre un nœud riant, un haussement de charpente, un raclement. »

Mita émet un soupir, bave une encre jaune. Les machines se remémorent l'avancée des neiges et des herbes, la

fraîcheur des eaux courantes, les fortes vagues des vents d'ouest, les crépuscules vitreux, la fumée des contes et l'ivresse des berceuses...

« – C'est une bactérie inconnue, nous ne savons comment la détruire, elle se propage rapidement et modifie tout. » Les cyborgs eux-mêmes sont atteints. Faibles, leurs corps sont parcourus de rivières scintillantes, de mica et de phosphore.

Mita écrit : « Qu'il est bon laisser un lieu vous habiter. » Elle n'est plus seule, une seconde Mita apparaît, à peine née, déjà grand-mère. « Ma petite-fille prend soin de moi. Je connais son odeur, je devine ses agacements, ses impatiences, sa lassitude. La gamine tourne autour de moi, soleil noir, soleil froid. » Mita seconde tourbillonne dans Mita première : toutes deux tourbillonnent, happées par une odeur d'ail : « Je chute parmi des gousses gigantesques. Je veux mordre pour sentir la piquûre de l'ail, mais je ne sens que mes mâchoires qui s'ouvrent et se ferment, s'ouvrent et se ferment, s'ouvrent et se ferment...

claquement régulier des dents. Elle n'aime pas la gamine quand je fais ça mais je ne sais pas m'arrêter et j'aime tant sentir ces deux os s'articuler à merveille. » L'imprimante émet des borborygmes, des gaz nauséabonds. La chair des derniers hommes se liquéfie, les cyborgs ne fonctionnent plus. Les machines prennent le relais, les dernières encore à tenir. Mita seconde radote, ne s'inquiète pas de Mita première gisant : « Je suis un vase qui voyage dans le fracas des aubes. Dans ma panse jaune transparente se prépare l'œil, le troisième ou le premier ou le dernier, qu'importe. Dans ma panse l'œil, en parasite, croit et prend forme. Comment sortira-t-il ? Quel orifice choisira-t-il ? En abeille il rugit, chimère dans un océan pourpre. Je n'ai jamais existé autrement que comme panse à pondre l'œil. Celui qui voit, qui absorbe, qui dissèque, qui renvoi. L'œil nommé Mémoire. Sa surface est translucide et molle et d'étranges images le parcourent. Œil aveugle et perçant, ignorant et curieux. Toujours aux aguets, sa patience est effrayante. Je tournoies en filaments épais, j'offre images, sons, parfums... au globe ogre qui gobe herbe pierre sang... les souvenirs fuient dans la dernière bulle d'air de mon rôle. »

« C'est si simple une vie d'homme », pense Mita dernière.

Tout s'éteint et pourrit inexorablement. Sous les rafales de plus en plus violentes du vent et de la pluie, le monolithe s'érode, se brise, s'effondre. Les machines rouillent sous les eaux qui envahissent de nouveau la Terre. Des vagues immenses disloquent les dernières installations humaines. Quelques corps illuminent l'obscurité de l'océan qui se forme. Seules des peintures, au fond des grottes, témoignent de la beauté d'un monde disparut.

Texte et image de couverture Ana Minski

mitaghoulhier.blogspot.com

Imprimé par Lesruminants.org

Toulouse 2014

Les Ruminant(e)s, Toulouse, 2014

